

An illustration of a window with light-colored curtains. A dark green dome-shaped lamp hangs from the ceiling. A potted plant with a dark green leaf is visible on the right side of the window. The text is overlaid on the window scene.

**DE L'AUTRE
CÔTÉ DE LA
FENÊTRE**

MATHIS

© MIP POUR ICON-IPSL, 2021

CHRONIQUES DU CHANGEMENT CLIMATIQUE

Il est trop tôt lorsque mon train arrive. 7h à peine et une voix, toujours la même, m'annonce notre arrivée à quai, suivi du rappel habituel de ne rien oublier. Quelques instants plus tard, je suis dehors. Je m'assois et mon esprit se fige dans ses pensées... C'est l'arrivée de mon adjointe Clara et de l'élu local Fabien qui décristalise mon attention alors qu'ils me rejoignent sur le parking de la gare. Fabien nous guide jusqu'à sa voiture et je sens une petite fierté dans sa voix lorsqu'il nous invite à monter. Peu importe, nous ne sommes pas là pour lui mais bien pour aller voir ceux qui ne peuvent plus vivre décemment. Sur la route, j'observe par la fenêtre ouverte, le paysage lumineux et doré. Clara discute avec Fabien à l'avant, c'est très bien comme ça, il est trop tôt pour moi.

On arrive rapidement, je me suis un peu endormie, je crois... La salle municipale est bondée, et les personnes affluent encore sans fin. Le temps que j'y pense et le flux se réduit déjà, comme pour me donner tort. Alors le stress monte et c'est un réveil abrupt pour mon corps qui jusque-là somnolait. Fabien introduit la séance. Bienvenue à toutes, j'aurais aimé vous dire l'habituel « c'est un plaisir de vous voir » mais je ce rendez-vous ressort plutôt de la nécessité. Ce qui nous rassemble ce matin c'est l'obligation de mettre à la lumière une dégradation de vos vies qui n'est plus acceptable. Nous sommes avec notre députée Max G. et son adjointe Clara M. qui partageront ces temps de discussion et se chargeront de faire le lien à l'échelle régionale et nationale.

Je nous présente avec Clara et donne quelques phrases toutes faites pour montrer notre intérêt pour le sujet. Enfin, les discussions commencent en petits groupes et durent jusqu'au soleil plombant.

Sur le trajet du retour j'ai faim. Avec Clara on a convenu qu'on attendrait la ville pour manger. À côté de la gare, rien d'intéressant. Elle dort, quelle chance. Enfin rien de surprenant, elle m'a raconté qu'elle avait passé la nuit à faire des cauchemars. Ceux dans lesquels on reste au réveil et qui nous tordent les tripes du matin au soir voire du soir au matin... Elle est bien courageuse d'être venue aujourd'hui.

À la sortie du train, l'air chaud et humide enrobe mon corps. Le bitume de la gare à ciel ouvert restaure l'énergie accumulée des dernières heures. Les yeux plissés, on avance vers la sortie du quai. Mon corps apprécie les rayons sur la peau, mon cerveau moins. Si ces derniers me rappellent les vacances, ils savent aussi rapidement me donner des migraines. Le type de problème qu'on ne sait pas résoudre mais auquel on s'adapte. Rapidement, le préau de la gare nous enveloppe et son toit de verre et de métal atténue la candeur du ciel. Moins éblouie, je laisse libre cours à ma pensée qui rapidement trouve un autre point focal.

Dis, tu en as pensé quoi ? Je demande à Clara. Elle a tout de suite compris la question comme si, pour elle aussi, les discussions défilaient en boucle dans sa tête. Alors, avant, pendant et après le repas nos deux esprits échangèrent ce que d'autres nous avaient partagé. Je lui demande à un moment ce qui l'avait le plus marqué. Rapidement lui est venu ce que lui avait raconté Marc, un cinquantenaire, agriculteur de métier et de famille. Marc avait vu son métier se dégrader durant ces 40 dernières années. D'abord avec une perte de récolte : 20 % de moins depuis le temps, relevés à l'appui. Il avait dû augmenter ses prix et on n'avait pas manqué de le lui faire remarquer. Parfois, certaines nous le reproche comme si on était responsable. Avait-t-il dit. Mais moi, je ne me sens pas responsable, j'ai toujours vécu sans excès.

Ensemble, ils ont pu discuter des solutions d'ombrage et de l'agri-voltaïsme. Il l'avait convaincu qu'installer des serres photovoltaïques n'était pas envisageable avec leurs ressources, l'endettement était trop importants, le retour trop faible. Les programmes d'aides étant pensés pour de très grandes surfaces, Marc aurait eu bien du mal à rentabiliser l'installation de panneaux solaires sur ses terrains. Je dis ça, mais bientôt je ferai le grand pas, on a plus vraiment le choix. Avait-il ajouté en rigolant. C'est les subventions de surface de la PAC que vous devriez nous donner depuis 30 ans.

La dessus, on est toustes d'accord. Chacun·e est perplexe face à l'inaction, comme si ce qui est déjà établi s'est enraciné dans

les esprits et les instances. Une fondation solide autour de laquelle rien ne pousse durablement car les quelques idées voyant le jour sont systématiquement ombragées par la cime qui surplombe le tout. Quel effort d'essayer d'avancer sans voir la lumière. Il est plus simple d'attendre la chute de l'arbre, d'attendre que son tronc pourrisse entièrement, d'attendre...

J'en ris parce que c'est moi, mais tu sais, si nos familles en souffrent, si ma fille peine à vivre à cause de ça, alors la réponse pourrait être plus radicale. Le regard de Marc s'était maintenu tout du long en énonçant cette menace. Le simple fait de m'en parler a refroidi Clara, comme pétrifiée par ce souvenir. Je compatis un peu, mais me résout rapidement à penser qu'il faut savoir recevoir ce genre de discours quand on a nos responsabilités. Et dans le fond, je comprends bien ce que Marc a voulu dire et pourquoi il l'a dit.

On arrive à la boulangerie, cela marque une pause dans notre discussion. L'occasion de réfléchir à notre repas sur le pouce, avant de reprendre la marche pour être à l'heure à la réunion de 16h. « La Boulangerie Française » annonce la devanture, à juste titre. D'abord il y a l'aspect authentique de la façade rouge à l'écriteau métallique. Ensuite la lourde porte qui s'ouvre avec un bruit scintillant de clochettes, où l'expérience se combine aux odeurs du pain frais qui viennent nous emplir les narines. L'aspect rustique du lieu me ramènerait presque à sortir de la ville s'il n'y avait pas la brise froide de la climatisation pour me rappeler un confort que je n'avais pas 4h auparavant. Le temps de choisir nos sandwiches, de payer et on reprend déjà la route. Le silence initial est pesant, je m'en distrais avec les bruits environnants. Les discussions de la matinée défilent dans mon esprit, avant qu'une en particulier s'en détache. J'éprouve le besoin d'en parler mais je ne trouve pas la force de briser ce silence. Alors le trajet reste placide jusqu'à notre arrivée.

Rapidement, on se retrouve à l'assemblée. Ordre du jour ? Discuter des propositions d'amendement au plan national d'adaptation climatique. Ce dernier, mis en place il y a plus de 30 ans, est revu régulièrement car le changement, c'est maintenant !

Et c'est surtout aussi rapide que prévu, qui l'eut cru ? Je l'admets, rentrer dans l'hémicycle me tend, c'est pour moi un lieu de frustration et de solitude. Mais aujourd'hui, forte de mes échanges préparatoires, je suis déterminée à faire entendre les voix de mes conscrit·e·s les plus démunie·s. Je parcours la rangée de sièges verts sapin jusqu'à ma place, couleur infâme de la rénovation de 2042 que personne n'a réussi à digérer en 8 ans. Assise, je me connecte, prépare les documents et revois mes angles d'attaque jusqu'au début de la séance. Les premiers amendements sont sans vraie importance et passent vite. Cependant, en moins d'une heure l'atmosphère s'est électrisée. Une personne aborde le sujet de l'augmentation de la taxe carbone. En s'appuyant sur une étude clef il montre méthodiquement qu'une augmentation de cette dernière serait très efficace. Au sein de l'assemblée la contestation s'élève et questionne toutes les conséquences économiques d'un tel choix. Bien sûr, science à l'appui, il trouve réponse à tout. Puis l'oratrice suivante se lève et prend la parole. Elle aborde l'inéquité de cette taxe quant au caractère non discriminant du mode de vie. Au même niveau de vie, un individu à la campagne aura un bilan carbone plus élevé qu'un·e citadin·e. Sa maison est plus grande, ses trajets en voiture sont plus longs et plus fréquents. Pas de métro ou de bus pour assurer le transport, ainsi le manque d'alternatives fait que le coût pour réduire l'empreinte carbone en campagne est bien plus important. Je note bien tout cela car je n'y avais pas songé : en plus d'être plus exposé·e·s aux conséquences directes, ces dernier·e·s sont aussi plus sensibles aux politiques d'atténuations, et ont moins de ressources pour rebondir face à leurs pertes.

C'est à moi de parler, je me lève et me dirige vers le micro le plus proche. Je sens que mon cœur s'emballé et soulève de plus en plus ma poitrine. Malgré toutes ces années d'entraînement, le stress monte toujours autant pour une simple prise de parole. Arrivée à la barre, j'annonce l'objet de ma défense : une meilleure prise en compte des conséquences accrue du réchauffement climatique pour certaines populations plus exposées et moins résilientes. J'enchaîne un argumentaire riche en données aux fondations solides. Cependant, devant moi, les esprits se perdent rapidement. La session a commencé il y a maintenant 2h et plus

grand monde ne reste concentré en attendant la pause. En fait, personne ne m'écoute et je redécouvre rapidement la solitude écrasante que procure un discours entouré d'une centaine de personnes qui n'attendent que votre départ.

La suite de la journée passe vite mais n'est pas très agréable. Mon esprit reste enfermé dans l'échec de l'après-midi, et moi je reste confinée dans mon bureau. Je culpabilise de ne pas passer à autre chose. Mais rationnellement je sais que ma conscience sera d'autant plus lourde si j'abandonne cette cause avant de l'avoir défendu à la hauteur de son importance. Des dizaines de mails plus tard, j'ai épuisé ma ressource administrative de la journée. Je prends une pause tisane avec un temps calme de réflexion dont la conclusion simple et évidente est que mon bureau est sale et mal rangé ; cela me stresse. Alors, sur un fond sonore de Louise Farrenc, je prends la pile de livres sur la table et les remets bien rangés dans la bibliothèque. Je saisis les documents administratifs éparpillés, les ordonne en quatre tas. Le premier va dans le coffre sécurisé, le second dans le tiroir, le troisième trouve sa place entre les dents de la broyeuse. Et le dernier, mais aussi le plus gros, vient finir sa vie au fond de la poubelle recyclable. Il y a quelque chose d'assez dramatique dans cette scène, entre le jeu des ombres, le froissement des feuilles sur fond symphonique, l'odeur de bois vernis, et le destin imposé aux différents dossiers. J'en ai même la larme à l'œil, mais je mets cela sur le compte de la fatigue.

Je me sens mieux maintenant, j'ai un sentiment d'accomplissement. Je sais que ça n'est pas grand chose, mais il faut reconnaître que le rangement fait partie des tâches à gratification rapide, qui sont bonne source de procrastination.

En regardant par la fenêtre, je constate que la nuit est bien tombée. J'ai comme la sensation de ne me réveiller que maintenant et que tous ces instants n'étaient qu'impression sur mon être. Pourtant c'est l'heure de rentrer. Alors je prends mes affaires et sors machinalement du bâtiment. Un métro et une dizaine de pages lues plus tard, me voilà de retour chez moi. Le

son si familier de la clef dans la serrure m'embaume instantanément d'une odeur rassurante.

Alors je m'autorise à être fatiguée et je m'allonge dans mon lit en relâchant une fraction de la tension accumulée dans la journée. Il fait bon et j'entends seulement le tissu qui se plie sous mon corps. Une grande inspiration, un long souffle, un cycle vertueux qui dure tant que je le veux. C'est mon temps à moi. Personne n'est là pour me le prendre. Seule avec ma pensée je fais le bilan de cette journée. Une matinée à essayer de comprendre ce qui ne peut qu'être vécu. Un après-midi à débattre sur les vies étrangères aux nôtres, sans personne pour les comprendre. Une soirée à éviter d'y penser tant bien que mal. C'est un peu déprimant, tout cet effort en vain, et non sans conséquence. Il y en a qui vivent moins bien, ou vivent simplement moins. Enfin, ça attendra demain. Il est trop tard pour moi, j'espère seulement pour moi.

Résumé scientifique

Le changement climatique impacte différemment les sociétés qui sont inégales dans leurs possibilités d'adaptation.

On conceptualise aisément ces inégalités aux niveaux international et inter-régional. Le changement climatique n'est pas le même d'une région à une autre.

Mais il est moins direct de voir pourquoi vos voisins vont plus ou moins le subir. En effet, là où les inégalités existent déjà, elles s'accroissent. Une population technologiquement avancée a une grande capacité de résilience face à ces changements. D'abord par son choix d'économie qui est faiblement relié à ses terres, ensuite par ses capacités d'adaptation qui lui permettent un confort relatif. *A contrario*, les économies reposant d'abord sur leurs terres peuvent être lourdement impactées par le changement climatique et n'ont pas la possibilité de terraformer leur environnement.

C'est cette dichotomie de vécu que ma nouvelle aborde à travers un prisme de politique nationale, lieu de pouvoir où les décisions sont prises hors-sol.